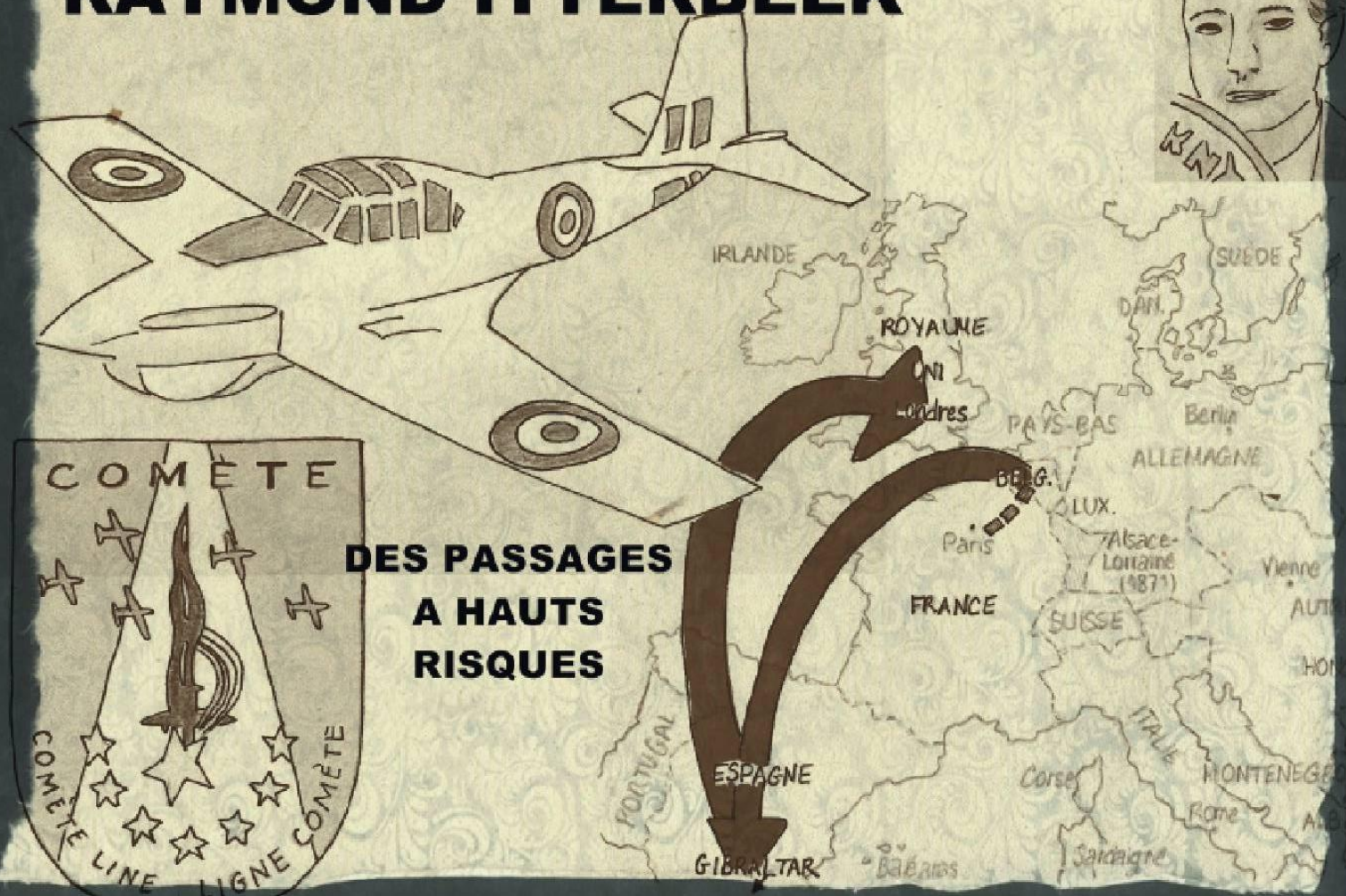


TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

RAYMOND ITTERBEEK



18 MAI
30 2015

Raymond Itterbeek

Témoignage de la barbarie nazie



Création Gauthier Debroux
Vanille Simon
Barbara Beaumecker





«Etre un résistant était une évidence car le besoin d'être libre est fort, parce que la liberté engendre la justice et la démocratie, surtout la vie. » »

Raymond Itterbeek





SOMMAIRE

Raymond Itterbeek

Biographie	Page 4 à 7
Interview	Page 8 à 9
Fiction inspirée de la vie de Raymond : « Sache que je ne regrette rien. »	Page 10 à 12
Témoin contemporain	Page 13
Projets	Page 14
Sources	Page 15



Photo tirée de
http://www.laboiteaimages.be/images/galleries/christophe_smets/un_combat/pho18b.htm



BIOGRAPHIE

*R*aymond Itterbeek est né le 19 octobre 1922 à Woluwe-Saint-Pierre, dans la

région de Bruxelles-Capitale. Il a été témoin de la guerre 40-45 et a pris part à la Résistance belge mise en place à l'époque dans deux réseaux différents, l'A.S. (Armée Secrète) et le réseau Comète. Son enfance s'est déroulée sans problème avec sa petite sœur Eliane et ses parents. A 16 ans, Raymond est chef d'une meute de louveteaux au sein de l'association des Boy-Scouts de Belgique. Mais en 1939, alors qu'il étudie à l'athénée royal de Bruxelles, la guerre éclate. Le 13 mai 1940, le gouvernement belge annonce que tous les Belges âgés de 17 à 35 ans, doivent se replier en France, à Montpellier, dans un centre de recrutement de l'armée belge (CRAB).

Lorsqu'il revient en Belgique, le territoire est occupé par les Allemands, qui ne l'empêche pourtant pas de reprendre une vie normale; la meute et les études. C'est à l'école qu'il découvrira pour la première fois que le fait d'être Juifs est une tare. Une anecdote nous apprend qu'à 20 ans, désireux avec des camarades d'arborer l'étoile jaune, Raymond est embarqué par des SS.

Sans toutefois être capable de prédire les futurs agissements inhumains qui allaient advenir, Raymond développe de l'animosité envers les nazis et décide de prendre part à différents réseaux de la Résistance.

Il œuvre en premier lieu, de sa propre initiative, pour Mme Rosenbaum, mère d'un de ces louveteaux, qui, craignant une dénonciation dans son village, cherche secours auprès de lui. Malgré la propagande « justifiant » les arrestations, il accepte de l'aider et l'installe, elle et sa famille, chez sa grand-mère, Rosalie Cuvelier où les Rosenbaum vivront jusqu'à la libération de Bruxelles le 3 septembre 1944. La mère d'un autre louveteau, Mme Gruman l'appelle également à l'aide. C'est chez ses autres grands-parents, à Molenbeek cette fois, que la famille Grunman sera hébergée (mère n'étant pas d'appartenance juive, mise selon sa volonté sur les listes afin de subir le même sort que sa famille). Leur sort est malheureusement tragique : le fils aîné, en essayant de quitter le pays, a donné leur nouvelle adresse à un « passeur » (étant en réalité un collaborateur). Ils ont tous été arrêtés et déportés via la caserne Dossin à Auschwitz-Birkenau où ils ont trouvé la mort. Les grands-parents, eux, en possession de diamants, ont été épargnés en échange de leurs pierres. Ces deux actions font de Raymond, « un Juste parmi les Nations ».

Le premier contact que Raymond eut avec l'armée blanche s'est fait via monsieur Henry, qui servait de coursier à travers le pays. Henry lui présente au début des années 1942, Joseph Deschamps, imprimeur, qui lui fournira un travail officiel, une place de rédacteur au ministère de l'intérieur. Il faut savoir qu'à l'époque, il était indispensable d'avoir un travail fixe pour ne pas être déporté en Allemagne. Cet emploi a permis à Raymond Itterbeek, d'avoir des renseignements policiers sur les citoyens du pays. Joseph, lui, imprimait de faux timbres de ravitaillement pour des résistants et des familles en détresse ...



BIOGRAPHIE

Le 13 janvier 1943, monsieur Deschamps est arrêté par la police allemande, tous ses biens sont confisqués. Raymond est alors contacté par un autre membre de l'armée secrète, monsieur Chaudron qui lui présente l'avocat Henry Neuray, membre de l'A.S et du réseau d'évasion Comète. C'est à ce moment qu'il entre réellement dans la résistance. Raymond et ses amis vont assurer une mission de renseignements pour le Service « 22 ». Quelques semaines plus tard, il est muté au service juridique du ministère où il rencontre Jacques De Bruyn (résistant très actif). La soif de résistance de Raymond s'accroît,

« parce que le besoin d'être libre est fort, parce que la liberté engendre la justice et la démocratie, surtout la vie »

dit-il. En dehors de la Résistance, il assure désormais la distribution de La libre Belgique à Woluwe-Saint-Lambert, est devenu agent du service de renseignement Zéro et édite un petit journal clandestin belgo-hongrois.

En 1943, il entre au service du réseau d'évasion Comète par l'intermédiaire de Jacques De Bruyn. « Tu peux faire du bon travail en devenant membre d'un réseau », lui dit De Bryun. Le travail proposé à Raymond à recueillir les aviateurs alliés abattus en Belgique ou dans les pays voisins et à les conduire en France où d'autres amis prennent le relais. C'est un travail à hauts risques car toute aide à un aviateur « ennemi » est synonyme de peine de mort. Raymond accepte. A l'époque, les chefs de réseau étaient, en Belgique, Yvon Michiels et son adjoint, Jules Dricot. Ce dernier remet à Raymond les faux papiers nécessaires à la réalisation de son rôle de guide, à savoir une carte d'identité de Nivelles pour le secteur belge et une carte d'identité français du village de Pencran, dans le Finistère, toutes deux au nom de Jacques De Brigaude.

Raymond, en tant que guide, s'occupe de deux missions. Il doit trouver une cachette pour les Anglais et Américains chez des personnes discrètes et sûres, ce qui n'est pas une tâche évidente. En effet, les hébergeurs savent qu'ils risquent la peine de mort s'ils sont démasqués. Les aviateurs ainsi hébergés restent sous la tutelle financière des familles, ce qui ne s'avère pas toujours évident pour celles-ci (en moyenne, il fallait un mois pour ramener un aviateur en Angleterre via Gibraltar).

Il doit conduire, deux fois par semaine, deux aviateurs en France, où des guides venus de Paris prennent le relais. Ces activités et déplacements sont rendus possibles grâce à la coopération du directeur du Ministère, ancien magistrat du Conseil de guerre belge, qui accorde les congés officiels nécessaires au déplacement des hommes, et les effaçant administrativement lorsqu'ils sont de retour.

Le réseau s'occupait donc à la fois de trouver des refuges, de convaincre des habitants d'abriter des aviateurs, mais aussi de les guider jusqu'en Angleterre. Pour 750 rentrés chez eux, il y eut 700 pertes dans le réseau, mais personne n'a abandonné.

La famille Itterbeek participe activement aux actions du réseau Comète ; tandis qu'Alice Itterbeek, la mère de Raymond, cache des soldats américains ou anglais, son fils crée 7 refuges secrets et effectue 17 transferts ce qui permettra à 34 pilotes de rentrer chez eux.



BIOGRAPHIE

Le 3 janvier 1944, à son 18ème passage, Raymond Itterbeek se fait arrêter. Il voyage avec deux aviateurs, le Wing Commander O.J. Welles et le sergent canadien d'aviation S. Smart Ramsden, dans le train partant de Bruxelles et à destination de Rumes. Les trois hommes, démasqués par un agent de l'Abweeer, sont embarqués vers les prisons de Lille puis de Loos. Là, Raymond se retrouve seul dans un périple où il doit cacher sa véritable identité le plus longtemps possible afin que ses parents et le Réseau, comprenant la signification de son absence, puissent cacher l'aviateur américain résidant chez eux à ce moment-là. Ce dernier cause malheureusement l'arrestation de Mr. Et Mme. Itterbeek.

Quelques jours plus tard, Raymond est incarcéré à la prison de Saint-Gilles, dans la région de Bruxelles où il reste jusqu'à son jugement.

Le 26 juillet 1944, il est condamné à mort par le conseil de guerre de la Luftwaffe, sort connu par son père également, pour aide à l'ennemi, pour espionnage et pour attaques à main armée contre les amis du Grand Reich. La sentence ne serait jamais appliquée.

Enfin, le 22 août 1944, Raymond est déporté ; il ne sait évidemment pas vers où. Il passe d'abord sept jours à Bonn (All.), ensuite plusieurs jours dans la prison de Bamberg (All.) et plus de sept mois à la Zuchthaus de Bayreuth. Ce séjour est très dur psychologiquement pour Raymond et s'achève lorsque les condamnés à mort sont déportés à Amberg (All.) pour y passer un hiver bavarois rude.

Noël de 1944 restera toujours dans la mémoire de Raymond. Déprimé, sans espoir, affaibli, avec ses compagnons de geôle, ils avaient entendu et repris ensemble un chant de Noël sans que les gardes ne les en empêchent. Plus un 25 décembre ne passe sans la nostalgie de celui de 44.

En mars 1945 débutent les marches de la mort, comme elles sont appelées aujourd'hui, qui consistent à évacuer la prison de tous les prisonniers, mis à part les condamnés à mort. Quelques jours plus tard, le 28 mars 45, les condamnés à mort doivent eux aussi quitter la prison. Le départ doit être synonyme de l'application de la sentence mais des circonstances toujours inconnues dirigent la colonne des condamnés vers un autre endroit que celui convenu.

Le 27 avril 1945, la 71e division américaine, libère les condamnés à mort mais cependant, ils restent tous enfermés afin de distinguer les motifs d'emprisonnements de chacun, résistant ou prisonnier de droit commun. Les conditions d'enfermement n'étaient alors plus mauvaises, ils pouvaient manger abondamment, se promener dans les cours, etc . Le 11 mai 1945, des officiers belges de la Royal Air Forces (dont Lucien Leboutte qui connaissait un compagnon de Raymond) sont arrivés sur place. Cette arrivée a permis à Raymond de s'éclipser de la prison plus tôt que prévu; il a passé la nuit dans la salle des cartes du champ d'aviation de Nurenberg et le lendemain, 12 mai, au petit matin, ils prennent un avion pour parachutistes et arrivent à Evere où Raymond, pressé de rentrer chez lui, ne passe pas par le bureau d'enregistrement de la Croix-Rouge. Ce qui lui vaudra, plus tard, d'être inscrit comme



BIOGRAPHIE

décédé en Allemagne et, au service de la Milice militaire, comme déserteur. (Statut qu'il fera changer).

La famille Itterbeek aura frôlé la mort, mais se sera retrouvée saine et sauve en mai 45 ; la mère, Alice, ayant été déportée au camp de Ravensbrück (All.) ; Eliane, la fille, cachée par des amies de YMCA (Yungen Woman Christian Association), Raymond revenant d'Amberg (All.), et Félicien, le père, déporté dans un camp également en tant que condamné à mort.

Raymond Itterbeek vécut alors une vie familiale et professionnelle bien remplie. Il exercera la fonction de secrétaire dans l'Amicale Comète durant 40 ans puis succédera à son père en tant que trésorier. Il assuma, également, diverses présidences dans les organisations d'aide et de soutien aux prisonniers politiques et aux victimes de Guerre et témoigna maintes fois dans des établissements scolaires de Belgique et de France car depuis ses 17 ans, *« il se bat pour que chacun lutte à défendre ce don merveilleux qu'est la Liberté »*.

Un de ses témoignages écrits, « Follow me », unique phrase qu'il savait alors dire en anglais, sera publié par les Carnet de la mémoire, via Hainaut Culture et Démocratie, asbl.



EXTRAITS D'INTERVIEW DE RAYMOND

Que se passa-t-il à la déclaration de guerre ?

Il y eut une loi, un décret, disant que les jeunes belges âgés de 17 à 35 ans devaient partir en France au CRAB. Pour moi, ce fut une partie de plaisir ; nous sommes partis en train avec beaucoup d'autres scouts, avec tout ce qu'il nous fallait car nous avions l'habitude de partir sac au dos. D'autres jeunes n'avaient même pas de fourchette !

Nous avons passé 3 mois très agréables, c'était le Midi, la plupart de nous n'avait jamais voyagé aussi loin ; c'était une vie de vacances. Nous avons aménagé des maisons mises à notre disposition. Et nous ne faisons pas grand-chose. De temps en temps, nous effectuons un « entraînement militaire » durant lequel nous gravissons une montagne avoisinante par exemple, mais cet entraînement était du même acabit que ceux proposés aux scouts en dehors des périodes de guerre.

Mais un jour nous avons fait face à une surprise de taille, un régiment, arrivé le jour précédent, avait abandonné toutes ses armes et nous en avons pris possession et les avons entassées dans des maisons du village.

Quel fut votre sentiment en mai 40 ?

Ce ne fut pas un moment agréable à passer ; le gouvernement et le roi déposaient les armes après une résistance très longue de la part de la Belgique et les Français nous considéraient comme responsables de leur défaite cuisante.

La guerre était sûre par les discours d'Hitler et la faiblesse des armées alliées, particulièrement la Française, était évidente.

Connaissiez-vous des Juifs ?

Oui, j'ai rendu service à 2 familles juives de mon athénée mais avant cela et les impositions allemandes, j'ignorais qu'ils étaient juifs. Jusqu'en 40, j'ignore qui est juif, qui est le Juif.

Un jour, la mère de 2 louveteaux, une fille et un garçon – oui, j'avais créé la première meute mixte – vint me trouver disant qu'on pourchassait les Juifs et me demandant de l'aide. Elle m'explique qu'ils sont cachés dans un village mais que dans les villages les Juifs sont plus vite repérés et qu'ils seraient plus discrets en ville.

J'étais un peu perdu, je lui ai donné rendez-vous le lendemain après en avoir discuté avec ma mère.

J'ai su convaincre ma grand-mère de cacher cette famille chez elle, car elle disposait de pièces entièrement vides qu'elle n'occupait pas et était seule. Cette famille est restée dans ces 2 pièces à l'arrière de l'appartement toute la guerre durant. Mon oncle les ravitaillait avec leur argent.

Ma deuxième intervention se fit via mon père. Il était, en plus de son travail à la banque, comptable particulier d'une petite affaire de bois tenue par des Juifs, les Grunman. Les mesures anti-juives ont commencé et ils ont aussi demandé à être cachés. Mon père voulait absolument les aider. Une des filles fut séparée de la famille (placée chez les Sœurs), aujourd'hui, elle est la seule en vie. Le reste de la famille était caché chez mes autres grands-parents, ravitaillé par mon père.

Malheureusement, le fils Grunman avait pris contact avec un passeur, censé les faire passer en Suisse. Il a donné beaucoup d'argent à ce « passeur », qui était en réalité un collaborateur (ils étaient nombreux à cette époque). Il appartenait à la police allemande



EXTRAITS D'INTERVIEW DE RAYMOND

qui détenait alors leurs biens, leur nouvelle adresse – c'est-à-dire celle de mes grands-parents -, savait où étaient les diamants de mes grands-parents, etc. Ainsi, quand ils sont venus arrêter toute la famille, ils ont dit à mes grands-parents « Dormez », enfin « Slaap » car à l'époque, aucune loi n'interdisait encore d'héberger des Juifs, et sans arrêter mes grands-parents, ils pouvaient empocher l'argent des diamants, et dire qu'ils avaient trouvé cette famille dans la rue.

Ils ont été déportés et tués dans les camps.

Si seulement j'avais su que le fils prenait des contacts avec des passeurs, j'aurais pu le stopper ; je savais déjà qu'il n'y avait pas de passages vers la Suisse, que seuls les aviateurs étaient rapatriés car ils étaient importants, plus importants que les avions.

Aujourd'hui, je vois encore certains enfants que j'ai sauvés.

Aviez-vous des appréhensions pour votre rôle de résistant ?

Au début non. C'était l'aventure. Et puis, dans des réseaux comme Comète, j'étais mis au courant d'emblée que j'avais en moyenne 3 mois avant d'être arrêté. Mais on accepte, on pense qu'on ne sera peut-être pas dans la moyenne. Je l'ai parfaitement été !

C'est une vie à laquelle on s'adapte, elle a fini par devenir mon quotidien.

Vous parlez aujourd'hui avec un certain optimisme de votre détention, et vous parlez de cela très facilement. Cela s'est-il acquis avec le temps ?

Honnêtement, j'ai toujours imaginé rentrer. Alors que beaucoup étaient très défaitistes ! Ma conviction se basait sur ma chance naturelle et sur l'apparente longueur de la procédure de ma mise à mort.

De quoi étiez-vous au courant en prison ?

Notre étage était celui des condamnés à mort, nous n'avions aucune information. Grâce à des bouts de journaux cependant et aux réseaux de tuyaux qui quadrillaient la prison, nous arrivions à obtenir des nouvelles par les autres étages. Nous ne savions pas que Bruxelles était libérée par exemple, et encore moins quoi que ce soit sur les camps, etc. Ce n'était même pas imaginable. Vous savez, il ne circulait que des bonnes nouvelles en prison.



« Sache que je ne regrette rien »

I fait très froid ce matin-là. Place Rogier, tout est encore endormi. Les premiers travailleurs se mettent en route péniblement, vidés de tout entrain depuis déjà trop longtemps. Je récite le protocole dans ma tête pour ne rien oublier et allume une de mes dernières cigarettes. Toujours rester en retrait. Inhalation. Je me rends à Rumes pour voir ma grand-mère maternelle. Expiration. Je voyage avec Jacques de Brigaude, rencontré sur cette ligne de chemin de fer. Inhalation. Je ne connais pas les deux hommes assis près de nous. Expiration. Inhalation ? C'est vrai, je ne les connais pas. Expiration.

Trois hommes arrivent, mais je ne reconnais pas Nono qui accompagnait les deux aviateurs la dernière fois. Je fais un pas vers eux puis m'arrête, de peur de me tromper. Mon hésitation est visible car derrière moi, j'entends « Détends-toi, on dirait que tu as raté ton train ! ». Je me retourne, c'est Raymond, il ironise. C'est facile pour lui, il a une quinzaine de passages à son actif quand je n'en ai qu'un seul derrière moi. « J'ai froid », mentis-je pour cacher mon angoisse. « C'est vrai qu'il ne fait pas très chaud aujourd'hui, viens, rentrons ». Je le suis, étonné que le lieu de rendez-vous ait changé.

En bas des marches, les trois hommes que j'attendais « discutent » allègrement. Le dialogue est muet, mais d'apparence, ils me font penser à des collègues qui attendent le train. Nous nous joignons à eux et Nono prend congé ; c'est le signe que le passage commence.

Sur le quai, la foule est épaisse, nous dissimulant davantage. Cela me rassure car je n'aime pas ce boulot, il me fait peur. Une fois le train là, les portes s'ouvrent et la cohue commence. Les va-et-vient se déroulent dans un désordre complet ; tous savent où ils veulent aller, jouent des coudes pour y arriver, tous avancent pour eux sans regarder les autres, tous, sauf moi. Mes yeux passent de tête en tête, repérant ceux que je jugerais comme des ennemis, photographiant ce manteau rouge, ou ce vieux chapeau.

Dans le train, je suis debout comme de coutume, tout se déroule comme prévu. Quelques minutes après avoir quitté Bruxelles, le contrôleur vient pointer nos billets. Comme ils sont en ordre, il continue son chemin. Les arrêts passent, des places se libèrent. Ce sont les aviateurs qui s'asseyent en premier car un homme debout est plus susceptible de devoir interagir oralement qu'un homme assis et leur accent les trahirait. Raymond et moi restons donc debout pour le reste du trajet. Une fois les aviateurs livrés au relais français, nous reprenons la route pour Bruxelles, séparément cette fois-ci, pour éliminer tout risque.

À Bruxelles même, nos chemins restent distincts jusqu'à notre rendez-vous sur les marches du Mont des Arts, à dix-huit heures tapantes. Là, débriefing de la mission : nous regardons ensemble ce qui aurait pu entraver le passage et est à éviter pour la fois suivante. Deux marches au-dessus de nous, un homme écoute indiscrètement notre conversation, c'est Nono, il supervise.



FICTION INSPIRÉE DE LA VIE DE RAYMOND

« [...] du discours de De Gaulle au président tchécoslovaque ».

Les nouvelles de ce 3 janvier 1944 sont encore et toujours relatives à la guerre. J'aimerais que l'occupation prenne fin, et que ce travail aussi.

Je me rends à la gare dans les restes de l'ambiance festive de l'An. Cette fois, je m'épargne l'attente ridicule au-devant de la gare du Nord et descend directement au sous-sol. A ma grande surprise, aucun faux collègue lancé dans une vive « discussion » ne m'attend. Je ne suis pourtant pas en avance ... Les yeux en éveil, je scrute le décor qui m'entoure. Personne, personne, ils ne sont pas là. Que leur est-il arrivé ? Un officier de la Gestapo les a attrapés, c'est sûr. Cela veut-il dire qu'il va venir me chercher également ? Je suis bien embêté : je ne peux même pas prendre le train pour conserver un alibi fiable ... C'est Nono qui a les tickets. Dans un élan de panique, je cours dans la volée de marches. Je ne me soucie guère des personnes présentes qui me toisent avec intérêt et perplexité. Soudain, mon pied heurte l'arête d'une marche et je me retrouve, sonné, en bas de l'escalier. Une main m'attrape sous l'aisselle et me relève. Une voix me demande mes papiers, c'est fini. Je suis fini s'il découvre ma deuxième carte d'identité. Mes doigts saisissent mon portefeuille dans la poche de ma veste et s'arrêtent. « Albert » ... La voix a dit « Albert ». Albert c'est moi. Je relève la tête et tombe sur Raymond, assez satisfait de sa blague. En retrait, deux aviateurs inconnus et Nono, le sourire aux lèvres. Aucun n'a le temps de me demander pourquoi je fuyais dans l'escalier car le train se fait entendre. C'est alors la débandade pour rejoindre le quai où l'agitation est à son comble.

Plus encore qu'au passage précédent, le train est bondé au point que nous sommes contraints de nous tenir tous les quatre debout sur la plate-forme avoisinant le wagon des officiers allemands. Près de Mons, deux hommes portant un long manteau noir montent précipitamment. L'un d'eux regarde dans notre direction, me glaçant le sang. Mine de rien, je me colle davantage à la porte du wagon, m'écartant des individus pouvant me mettre en danger, à savoir Raymond et les aviateurs.

Après, tout se précipite. L'officier de l'Abwehr demande à chaque passager de lui tendre ses papiers puis de se présenter. Une goutte de sueur me coule le long de l'échine, me faisant frissonner comme jamais. L'officier s'est déjà avancé vers le Sergent Ramsden qui ne comprend pas ce qu'il lui veut. Sans hésitation, l'homme au manteau noir lui fait signe de le suivre, tout en se tournant vers Raymond et le Wing Commander O.J. Welles. Je n'entends pas pourquoi, mais tous deux doivent se lever également et mes trois compatriotes se dirigent vers le wagon des Allemands. L'autre homme continue les vérifications tandis que le premier escorte les récalcitrants. Je lui tends ma fausse carte d'identité et me présente : « Louis Deforge ». Tout est valide, je me sens un instant tiré d'affaire. Je m'avance pour aller m'asseoir dans les places désormais libérées, mais le bas de l'officier me freine. Dans un français peu correct, il me laisse entendre que je vais devoir descendre à Lille avec eux. La panique s'empare de moi ; je suis coincé.

Aucune pensée claire ne parvient à germer dans mon esprit ; rien, le néant. Je pense à ma mère, je pense à Lucie à qui je n'ai pas encore avoué mes sentiments. J'essaie de me rappeler pourquoi je me suis engagé dans ce travail à si hauts risques, et aucune réponse ne me vient. Je suis fini, et sans raison.



FICTION INSPIRÉE DE LA VIE DE RAYMOND

J'entends un homme dire qu'il compte dire tout ce qu'il sait, que les officiers de l'Abwehr ne sont pas très commodes et qu'il vaut mieux ne pas les contrarier. Ignorant que d'autres résistants faisaient partie du wagon, cette réflexion est un soulagement. Je ne serai pas le seul. En effet, dans la gare de Lille, nous sommes plusieurs à devoir suivre les officiers pour un interrogatoire. Quand vient mon tour, mes idées se sont éclaircies, je sais exactement ce que je vais leur dire.

« Je suis Albert Mortelain, je viens de Bruxelles et j'ai dix-neuf ans. Je possède une fausse carte d'identité qui m'a été délivrée par le réseau Comète auquel j'appartiens ». Je n'ai pas le cœur à dénoncer Raymond, quelque chose m'en empêche et me pousse à modifier la vérité ; « J'effectuais le passage du sergent Ramsden qui a été démasqué ».

Rein, aucun remerciement. Les Allemands n'ont décidément aucune gratitude. Ils me font signe de retourner patienter dehors, là où des hommes, des femmes et des enfants de tout âge sont regroupés. Stupéfait, je les toise sans comprendre ; il a quelque chose dans leurs yeux, quelque chose qui clame leur innocence ... Mais alors, pourquoi sont-ils là ? Une veste me rouge grenade me semble familière, tout comme ce vieux chapeau ... Ces gens faisaient partie du train, tous, et ils sont innocents ... comme j'aurais pu l'être.

On m'appelle, je retourne près des Allemands. J'ai parlé et je pouvais me taire ... Ils m'auraient cru et pourtant j'ai parlé. Ils me demandent maintenant si j'accepterais de travailler pour eux, ils me précisent que la rémunération serait intéressante. Je revois le manteau rouge, je revois Lucie, je sens mon genou toujours tuméfié de la chute de ce matin, je ressens à nouveau cette angoisse, je revois le manteau rouge. Tout se bouscule mais une chose reste debout.

L'entretien s'achève. Dans quelques heures, Lucie recevra mon billet. Peut-être y répondra-t-elle.

« Ma chère Lucie, un jour, je viendrai te chercher pour t'épouser ; je t'ai toujours aimée.

Quoique tu puisses penser, sache que je ne regrette rien.

Albert Mortelain ».



LES PASSEURS

*N*ous sommes en Palestine et

la vie économique pour les habitants n'est pas aussi attrayante qu'en Israël. Alors beaucoup d'entre eux décident de tenter leur chance de l'autre côté du mur qui les sépare du travail dont ils rêvent. Mais comment passer cette frontière spécialement créée pour retenir les clandestins ? Ils font appel à des passeurs. Ceux-ci nous racontent qu'ils ont déjà reçu des tirs mais qu'aucun n'a fait de blessés, ils ont tout de même dû changer de voitures maintes fois. Ils demandent l'équivalent de 20 euros pour conduire les personnes les ayant sollicité jusqu'à un passage moins sécurisé fait de grillage préalablement coupé par un de leurs complices.

Saëd est un Palestinien qui habite à Sair, à environ 20 kilomètres d'Hebron. Depuis deux ans il travaille comme mécanicien à Rahat, dans le sud d'Israël. Il séjourne là pendant 3 semaines puis rentre seulement 2 jours chez ses parents pour encore effectuer

une nouvelle traversée. Il est d'apparence trapue et vêtu d'une veste de cuir noir, mais il a peur au fond de lui d'être arrêté en pleine nuit par des soldats israéliens, peut-être tabassé et rapatrié en Cisjordanie.

Bien sûr ils rêvent d'un contrat de travail mais c'est quasiment impossible pour eux d'en obtenir un s'ils n'ont pas plus de 35 ans, ne sont pas mariés et n'ont pas d'enfants. Malgré tout, les emplois restent quand même bien mieux payés et pour être rémunéré deux à trois fois plus, ils risquent leur



Photo de Jean Dwiter

vie à la frontière.

Abbas, un des compagnons de voyage de Raëd, confie qu'il aimerait qu'Israël ferme mieux ses frontières et les empêche de traverser. Cela lui permettrait de ne plus être tenté de réaliser tous ces allers-retours et d'enfin pouvoir souffler.

Ces deux situations sont liées par le risque que la traversée d'une frontière de façon illégale représente, Raymond, et Raëd ont risqué leur vie pour mener à bien leur projet. Ils ont tous deux fait face à l'injustice d'une frontière fermée à leur passage qui ne se voulait pourtant pas malveillant.



EXPLICATION DES PROJETS

Projet d'affiche :

Raymond Itterbeek effectuait le passage d'aviateurs alliés abattus sur le champ de bataille de la Belgique vers la France. Les aviateurs étaient très importants, plus importants que les avions, et leur rapatriement était essentiel. Ces aviateurs allaient jusqu'à Gibraltar, appartenant à l'Angleterre, d'où ils pouvaient rentrer à Londres.

Nous avons tenté d'exprimer par l'affiche la notion de passage via les flèches, mais aussi le parcours précis de Raymond par des traits discontinus. L'avion symbolise bien évidemment les aviateurs et enfin le logo du réseau Comète et la photo de Raymond (de l'époque) pour replacer ces passages dans leur contexte.

Projet valise :

En plus de s'occuper de leur passage, Raymond se chargeait également de cacher les aviateurs chez des familles à Bruxelles, le temps de préparer leur passage. Cela lui demandait beaucoup de persévérance car très peu de personnes acceptaient de recevoir un aviateur (crime passible de peine de mort), ne serait-ce que pour une nuit.

Nous avons donc pensé à créer un double-fond à la valise qui nous sera remise. Ce double-fond ne serait pas parfaitement remis, et laisserait apparaître une veste ou habit caractéristique d'un aviateur de l'époque (si possible avec insigne(s) pour que ça soit plus évident) pour mettre en avant la notion de cachette. Au-dessus du double-fond apparaîtraient les éléments anodins d'une valise (notamment les papiers, comme la fausse carte d'identité de Raymond), et juste un petit avion pour attirer l'attention.

« Enrichissant ce travail nous aura ouvert les yeux », Barbara.

« Un parcours, une vie, qui nous marquera à jamais », Gauthier.

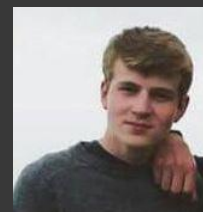
« Timidement, nous nous introduisons dans la vie d'une personne, que nous n'avons pas connu, que nous ne connaissons pas, mais de qui pourtant, nous savons tout. Nous pouvons être fiers de compter dans notre pays des personnes qui ont su se lever et combattre dans un véritable sacrifice humain », Vanille.



Vanille Simon



Barbara Beaumecker



Gauthier Debroux



SOURCES

SOURCES INTERNET.

http://www.laboiteaimages.be/images/galleries/christophe_smets/un_combat/itterbeek.htm

<http://www.lalibre.be/regions/bruxelles/alice-itterbeek-grande-resistante-51b89a7fe4b0de6db9b235e1>

<http://www.hainautculturedemocratie.be/fr/newsall/hors-collection/publications>

http://www.cndp-erpent.be/temoin_camps08.htm

SOURCES BIBLIQUES.

Raymond Itterbeek ; ce jour là la liberté, Amberg-Bavière, avril 1945 ? P111 ;p139 ;p140

Raymond Itterbeek ; follow me, les carnets de la memoire, 2006.

Raymond Itterbeek ; un combat pour la liberté, Archives de wallonie, 2004.

Raymond Itterbeek ; « extrait des mémoires de Raymond Itterbeek (de Chaumont-Gistoux) » , dans souviens-toi : association belge des jeunes pour le souvenir des 2 guerres ;P20 ;p27.

Raymond Itterbeek ; « Noel 1944 Zuchtaus « st georgen » Bayreuth-étages des condamnés à mort », dans souviens-toi : association belge des jeunes pour le souvenir des 2 guerres, 2004, p26

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « Train des 1000 » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de 28 témoins de la barbarie nazie sera évoquée dans 28 valises accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au 2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.
www.Lyceesaintjacques.be



Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen.

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

